

Vivre à la marge

Réflexions autour de la souffrance sociale

Sous la direction de

LOUISE BLAIS

Pour Érasme

***(Équipe de recherche et action
en santé mentale et culture)***

Les Presses de l'Université Laval

Tel est l'éclairage que nous avons voulu apporter sur la souffrance sociale en relation avec la violence que les procédures juridiques et politiques peuvent revêtir, telle que peuvent l'éprouver les demandeurs d'asile et les personnes réfugiées. La délivrance de souffrances individuelles innommables, à travers l'exil, ne les met cependant pas à l'abri d'autres souffrances générées la plupart du temps par les structures mêmes qui ont forgé les instruments de la délivrance et qui ont voulu juridiquement l'accréditer. Cette souffrance sociale devient l'affaire de tous et son rapport au temps est incontournable. En la banalisant, on tente de l'ignorer. En l'ignorant, on banalise cette part d'humanité capable de non-humanité. Dans les deux cas, on cautionne un mensonge public.

Bibliographie

- De Certeau, Michel (1987). *Corps torturés, paroles capturées*, Cahiers pour un temps présent, Paris, Centre Georges-Pompidou.
- Marotte, Cécile (1996). « Nommer la mort. histoire de vivre. Essai pour une approche clinique des victimes de torture », *Revue Filigrane – Écoutes psychothérapeutiques*, n° 5, p. 33-43.
- Pessoa, Fernando (1982). *Le livre de l'intranquillité*, Lisbonne, Éditions Atica.
- Platon (1981). « L'allégorie de la caverne », dans *République. Livre VII*, Paris, Pédagogie moderne, p. 514a-516a.
- Rousseau, Cécile, Jocelyne Bertot, Abdelwahed Mekki-Berrada, Toby J. Measham et Aline Drapeau (2001), *Étude longitudinale du processus de réunification familiale chez les réfugiés*, Montréal, Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS).
- Rousseau, Cécile, Sylvie Moreau, Aline Drapeau et Cécile Marotte (1997), *Politique d'immigration et santé mentale: impact des séparations familiales prolongées sur la santé mentale des réfugiés*, Montréal, Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS).

La transmission traumatique au cœur des processus de reconstruction

Cécile Rousseau et Abdelwahed Mekki-Berrada

Souffrir ensemble c'est vivre simultanément des événements ou des circonstances qui sont considérés comme difficiles, voire traumatisants, par le groupe d'appartenance des sujets concernés. La similarité apparente du vécu devient une source de référence et peut être revendiquée comme une connaissance légitime. Au-delà de la référence commune, la subjectivité introduit cependant des différences profondes qui remettent en question les apparences de proximité sur le plan de l'expérience. Souffrir ensemble et partager la souffrance sont deux choses distinctes, même si le passage de la souffrance singulière à la transmission de l'expérience se fonde sur la possibilité même d'une histoire partiellement commune. Le partage de la souffrance se manifeste dans les diverses formes de proximité reconnue qui se bâtissent autour d'une expérience, qu'il y ait ou non vécu direct des mêmes événements. Lorsqu'une grande asymétrie de vécu caractérise deux sujets, on parlera de transmission traumatique, ce qui introduit l'idée d'un mouvement du sujet traumatisé vers un autre. Ce mouvement peut être passif, se rapprochant plus alors d'une émanation, d'une contamination que Gampel¹ évoque en parlant d'une identification radioactive qui mine lentement non seulement le sujet mais ceux qui l'entourent. Il peut aussi surgir d'un désir de part ou d'autre: désir de dire ou d'exprimer pour ceux qui ont vécu la violence; désir de savoir, par voyeurisme, empathie et solidarité tout à la fois, pour les autres.

La violence organisée atteint le social avant la personne. « La terreur politique frappe le lien social avant le "je", les autres qui me constituent sont à

1. Y. Gampel, « Reflections on the prevalence of the uncanny in social violence ».

l'avant de la scène². » L'inversion du monde des valeurs et la mise en scène d'une absurdité qui se fonde sur l'arbitraire participent de cette rupture du lien social. Ce faisant, la violence organisée atteint son objectif premier : en fragmentant le tissu social, elle fracture les solidarités et limite l'organisation de la résistance. La méfiance devient une stratégie de survie incontournable et s'insinue, au-delà des rapports groupaux, dans les relations interpersonnelles, dans la relation à Dieu et aux ancêtres et jusque dans la relation à soi. La transmission de la souffrance surgit alors comme une nécessité réparatrice face à cette fracture sociale, en même temps qu'elle constitue une onde de choc qui peut l'aggraver.

Pour les réfugiés, inscrits dans une histoire singulière ou collective de violence organisée, la transmission de l'histoire traumatique joue un rôle clé sur le plan légal alors qu'il faut convaincre les autorités migratoires de l'authenticité de leur vécu. Elle structure aussi le rétablissement d'un réseau de liens qui définissent le quotidien, la recherche d'aide, le futur possible sur les plans personnel ou transgénérationnel. Dans le cadre de ce chapitre, nous proposerons que la transmission traumatique, loin d'être un « dommage collatéral » qu'il faut minimiser, un contrecoup fâcheux du traumatisme, est au cœur de tous les processus de reconstruction. Nous puiserons dans des recherches réalisées avec des réfugiés au Québec et au Guatemala pour tenter, à partir de la transmission induite par la recherche elle-même, de cerner le rôle de la transmission traumatique dans des contextes spécifiques, en examinant en particulier l'influence des dynamiques de pouvoir qui façonnent les stratégies de mémoire, les modalités du dire et entourent le rétablissement du lien social.

La déstructuration symbolique et la rupture des liens sociaux associés à la violence organisée représentent l'arrière-fond sur lequel se greffent, qu'elles en tiennent compte ou non, les recherches portant sur les réfugiés. Cet arrière-fond, où la méfiance s'exprime en note dominante, est indissociable de la relation entre chercheurs et répondants. Dans ce contexte de déstructuration, la recherche, en proposant au-delà de l'espace de la parole une structure implicite, pourra être ressentie à la fois comme une contrainte, une nouvelle violence et comme un espace permettant de contenir l'expérience. Lorsque la personne est invitée à participer à une étude qui réactive, directement ou indirectement, le trauma et la souffrance associée à la violence organisée, la recherche se pose comme lieu de transmission et peut jouer à la fois un rôle de transformation de l'expérience et devenir un événement qui entraîne une répétition douloureuse, parfois inutile, de l'expérience traumatique.

Très souvent, la recherche se décrit comme distante face à son sujet d'étude. Elle se veut spectatrice et se réclame d'un objectivisme qui confond fréquemment le sujet avec les principes du rapport théorique que le chercheur

importe dans ce sujet³, qui confond le sujet avec la relation entre celui-ci et le chercheur. Dans le domaine de la recherche avec les réfugiés, si l'on s'interroge sur le présupposé de la distance entre chercheur et sujet, plusieurs questions surgissent. Que provoque la recherche au travers de l'établissement d'une relation particulière? Comment devient-elle partie prenante d'un processus qu'elle se propose d'étudier? Enfin, quelles sont les implications éthiques d'une recherche dans un contexte de désintégration ou de reconstruction sociale?

1. DE L'EFFRACTION À L'EMPREINTE: LA SOUFFRANCE DE L'AUTRE, SOURCE DE DOULEUR ET DE CONNAISSANCE

La question de la transmission traumatique a d'abord et surtout été abordée dans le champ de l'intervention clinique. Le modèle dominant de compréhension de la transmission traumatique se fonde sur l'idée de la contagion. Les symptômes du patient se transmettent au clinicien qui les ressent « à la place » de celui-ci comme l'indique le label de traumatisme indirect (vicarious traumatization) qui implique l'idée de délégation. Dans d'autres domaines, comme le domaine légal, le même modèle permet d'expliquer l'épuisement des ressources de compassion chez les fonctionnaires ou les juges qui se sentent agressés par les histoires qu'ils entendent et deviennent hostiles, ou au mieux indifférents, face aux porteurs de ces histoires menaçantes. Dans tous les cas, alors que généralement l'idée de dévoilement est implicitement associée à la notion de catharsis et de soulagement pour la personne ayant vécu un traumatisme, la réception de l'histoire traumatique est vue essentiellement comme un fardeau pour le thérapeute. Si l'ouverture à l'autre est perçue comme un préalable à la rencontre clinique, le clinicien qui fait montre d'une trop grande ouverture devient rapidement suspect, de collusion idéologique ou de trop grande vulnérabilité émotionnelle. Ce modèle de représentation du traumatisme transmis évoque les peurs que suscite l'effraction du traumatisme de l'autre dans l'enveloppe psychique. D'après Anzieu⁴, l'enveloppe psychique permet l'interface entre le monde externe et le monde interne. Lieu de passage, de protection et de différenciation entre le dedans et le dehors, elle permet de filtrer l'expérience, de moduler son inscription. S'inspirant d'Anzieu, Enriquez⁵ évoque l'enveloppe de mémoire et ses trous. Il situe l'historicité sur le plan d'une activité de remémoration entre deux sujets. Le fantasme d'une mémoire commune devient une condition de l'accès à l'expérience nécessairement partagée de l'histoire. Dans les situations traumatiques, l'idée d'une enveloppe de mémoire structurante et protectrice permet d'évoquer la brèche, une ouverture

3. P. Bourdieu, *Le sens pratique*.

4. D. Anzieu, « Freud et la mythologie ».

5. M. Enriquez, « L'enveloppe de mémoire et ses trous ».

2. M. Vinar et M. Vinar, *Exil et torture*.

qui est aussi déchirure, provoquée par l'irruption de la mémoire de l'autre. Enriquez l'utilise pour représenter les transmissions impossibles, qu'elles soient associées aux mémoires interdites qui obligent à l'oubli ou à celles dont la violence naît d'une obligation qui interdit l'oubli. L'empreinte qui résulte de ces transmissions est un écho de l'expérience de l'autre qu'elle ne reflète jamais que très partiellement. Elle constitue néanmoins une source de connaissance de cet autre, et au-delà de lui de tout autre, et permet une reconnaissance des liens et des ruptures qui tissent la trame irrégulière et parfois ajourée du lien social. Alors que l'horreur fait éclater le lien social, le partage du traumatisme tente de rétablir ce lien sans effacer les déchirures du corps et de l'espace psychique ou communautaire, mais plutôt en les incorporant, sous forme de trop plein ou de manque, au travail de mémoire qui permet la continuité.

Si la souffrance est source de métamorphose et n'est pas seulement vécue dans la passivité, la compassion est également mobilisatrice, qu'elle fonde des solidarités ou qu'elle engendre de la colère. Le tiers-témoin est invité à prendre parti, pour l'agresseur, pour la victime ou pour les deux, ou à se détourner. L'empreinte qui résulte de la transmission traumatique est inscrite sur le corps, dans la psyché et transforme les relations entre la personne et le monde extérieur jouant tour à tour la rupture et le lien, la souffrance et la connaissance, la solidarité et la trahison. Mais elle est aussi façonnée, voire parfois maquillée, par des pouvoirs externes qui misent sur l'influence de la transmission de la mémoire dans les processus de reconstruction et cherchent à les canaliser, sinon à les contrôler.

2. L'INFLUENCE DU POUVOIR SUR LES STRATÉGIES DE MÉMOIRE ET DE TRANSMISSION DE L'EXPÉRIENCE

Les prémisses qui structurent la compréhension de la transmission traumatique dans les domaines légaux, politiques et dans le champ de la santé se retrouvent dans le discours des organismes internationaux, qui représentent une tête de pont de la mondialisation⁶. Les présupposés entourant le potentiel thérapeutique du dévoilement dans le domaine psychologique vont se conjuguer aux représentations sociales et juridiques associées au discours sur les droits humains. Ces dernières préconisent la nécessité du témoignage pour rétablir une vérité historique et posent le «devoir de mémoire» comme un jalon incontournable de la reconstruction collective. Alors que le devoir de mémoire proposé par Primo Lévi répond à la fois à des impératifs internalisés et collectifs dans un contexte spécifique, la transformation de ce concept en prescription universelle structure l'intervention des organisations non gouvernementales et

internationales qui œuvrent dans le domaine de la reconstruction après les conflits, en faisant trop souvent fi des particularités locales des processus de mémoire. Empruntés pour leur valeur protectrice réelle et symbolique ou pour le soutien financier qui les accompagnent, les discours internationaux vont influencer les stratégies de mémoire collective des réfugiés. En nous appuyant sur des données recueillies au Guatemala, nous montrerons ici comment cette «obligation» de transmission peut constituer une forme de violence et de quelles façons les stratégies collectives propres à une communauté reprennent leurs droits lorsque l'influence étrangère diminue.

Le retour des réfugiés au Guatemala a constitué l'un des jalons du long processus qui a débouché sur les accords de paix de décembre 1996. Négocié entre les Commissions permanentes des réfugiés guatémaltèques (Comisiones permanentes - CCPP) et le gouvernement guatémaltèque à partir de 1987-1988, le retour s'est concrétisé à partir de 1993 par l'arrivée d'une première communauté: celle de La Victoria dans la région d'Ixcán au Quiché. D'autres groupes allaient suivre, revenant du Mexique de façon collective ou de manière plus individuelle, de sorte qu'en 1995 environ 26 000 réfugiés étaient déjà revenus ou avaient été rapatriés au Guatemala.

En 1996, une recherche auprès de jeunes réfugiés mayas revenus au Guatemala après douze ans d'exil au Mexique avait décrit les diverses façons dont ils s'approprièrent le projet collectif du retour. Deux communautés mayas dont l'histoire de retour différait avaient été comparées⁷. Les résultats indiquaient que l'aide internationale et la présence des ONG influençaient de façon importante les stratégies de reconstruction choisies en donnant en particulier une place de premier plan au rôle de l'organisation, de l'éducation et des droits humains. La communauté de La Victoria, qui avait reçu un appui extérieur massif et beaucoup d'attention médiatique, mettait l'accent sur l'histoire collective traumatique, ce passé venant confirmer la nécessité de poursuivre le changement social amorcé au Mexique. Sur le plan du discours, les jeunes de La Victoria parlaient de leur communauté et du projet collectif de façon surtout enthousiaste. Les trois conditions clés d'un retour réussi des communautés réfugiées, qui avaient été définies par Avancso⁸, semblaient réunies: tout d'abord, un certain niveau de sécurité psychologique paraissait atteint puisque les jeunes se disaient confiants que le développement de l'organisation et des droits les protégerait à présent; de plus la communauté était présentée comme cohésive, unie autour d'objectifs partagés; enfin, elle recevait un appui important qui assurait la survie des initiatives locales. Au contraire, à La Esperanza, une communauté revenue plus tard avec beaucoup moins de ressources et de soutien de la part des ONG, les jeunes évoquaient plus indirectement la guerre et se

7. C. Rousseau, M. Morales et P. Foxen, «Going home [...]».

8. AVANCSO, *Donde está el futuro?* [...].

6. L. Atlani, *Nations Unies, société civile et bonne gouvernance* [...].

centraient surtout sur les problèmes quotidiens de survie. Le futur était incertain et les références au discours international beaucoup plus rares. L'exploration du monde imaginaire des jeunes de La Victoria mettait en évidence un décalage entre les perspectives d'avenir envisagées dans les récits de vie et l'enlèvement dans la répétition traumatique au niveau du monde intrapsychique. Alors que les jeunes pouvaient imaginer et décrire ce que serait leur futur et celui de la communauté – comment ils étudieraient et deviendraient des « maîtres », comment la communauté s'organiserait de mieux en mieux –, la plupart des histoires imaginaires qu'ils racontaient se terminaient de façon dramatique; quels que soient les efforts des héros pour s'en sortir, la mort et la désolation finissaient par régner. Ce hiatus soulevait des questions quant à la superficialité éventuelle des emprunts aux discours internationaux sur l'organisation et les droits humains et quant à la dimension temporelle des processus collectifs d'intégration traumatique, une résolution apparente sur le plan des discours pouvant masquer des incertitudes tenaces.

En 1999, une deuxième recherche, portant cette fois uniquement sur La Victoria, a montré qu'après ces trois années, qui ont été marquées par le départ des ONG et l'arrêt de l'aide extérieure pour la communauté, on observe un glissement du discours des jeunes vers des préoccupations et des modes d'expression qui se rapprochent beaucoup de ceux de communautés de même culture ayant une expérience assez similaire, mais qui n'ont pas reçu un appui extérieur massif.

Lors de ce deuxième terrain, la recherche et la proposition d'entrevues ont provoqué un éventail de réactions chez les jeunes contactés dans la communauté. Tout d'abord, la présence et l'intérêt d'une personne extérieure à la communauté réveillaient la nostalgie de l'époque où la communauté recevait le soutien de nombreuses organisations internationales et réactivaient les espoirs d'une aide extérieure renouvelée, malgré les clarifications au sujet du rôle très limité des chercheurs. La plupart des jeunes se disaient heureux d'avoir une occasion de réfléchir autour du passé même si cela ramenait des souvenirs pénibles. Du même souffle, la méfiance était aussi évoquée, même si de façon indirecte: « quelquefois, les gens ont peur de parler, ils ne savent pas ce qui amène les institutions ici et puis à cause de tout ce qui est arrivé ».

Pour plusieurs jeunes, la demande d'entrevue évoquait la possibilité de la mémoire autour de ces périodes de leur vie. Plusieurs disaient devoir demander à leurs parents parce qu'ils étaient trop jeunes à l'époque. D'autre voyaient la recherche comme faisant partie de leurs efforts personnels de préserver la mémoire, leurs souvenirs, de retenir ce passé qui leur paraissait souvent irréel, « como un sueño » (comme un rêve). L'un d'eux avait commencé à écrire un livre sur l'histoire de la guerre et de l'exil, mais la pluie avait trempé ses papiers et les rats et les « cucarachas » les avaient mangés. Il rêvait encore de pouvoir transmettre une histoire.

Le projet de recherche avait aussi suscité des réactions chez les personnes plus âgées de la communauté. Celles-ci reconnaissaient d'une part la précarité de la situation des jeunes, qui risquaient de devoir partir de la communauté pour pouvoir trouver du travail, et approuvaient la recherche; d'autre part, elles remettaient en question la légitimité des souvenirs des jeunes et la « vérité » des histoires qu'ils racontaient. « Ils ne savent rien de ce qui s'est passé. Leurs parents peuvent leur avoir raconté des choses qui n'étaient pas vraies. Ils ne savent rien. Ce qu'on leur raconte peut être vrai, ou pas. Ceux qui savent ont entre 30 et 45 ans, les jeunes sont mexicains. » « Ils doivent oublier: c'est tout du passé maintenant! »

Les jeunes pour leur part semblaient osciller entre le désir de transmettre leur expérience et celle de leurs parents et le désir d'une distance nécessaire, d'un oubli qui laisse de la place pour leurs préoccupations quotidiennes. Se souvenir était d'autant plus difficile, et attirant, qu'ils n'étaient pas considérés comme des acteurs à part entière de cette histoire par beaucoup de membres de la communauté.

Dans les discours de jeunes recueillis en 1999, même si l'événement « retour », c'est-à-dire le voyage de retour et les jours ayant suivi l'arrivée, demeure très investi, le discours sur l'organisation et les droits humains qui l'accompagne n'est plus structurant. À sa place, s'exprime l'amertume face au départ des ONG, vécu comme abandon, et face à l'inertie du gouvernement qui devait assumer progressivement un rôle de remplacement, en même temps qu'émergent des regrets face au départ du Mexique, qui n'avaient que peu de place auparavant. Les jeunes qui avaient, dans l'enthousiasme du retour, cru à la « communauté imaginée⁹ » et endossé une identité guatémaltèque ou maya se permettent d'affirmer leur appartenance au Mexique; l'ambivalence identitaire retrouve une voix.

Une autre observation frappante qui ressort de la comparaison des données de 1996 avec celles de 1999 est la diminution drastique des références directes faites aux massacres et aux traumatismes. Le discours sur les événements traumatiques utilise plus l'implicite et l'évocation indirecte, rappelant ainsi celui des jeunes de La Esperanza. Cet émoussement du discours sur le trauma suggère un déplacement dans l'oscillation entre l'appropriation et la distanciation que nous avons alors proposé^{10,11}. La disparition partielle du bouclier de protection associé symboliquement aux ONG et le deuil des illusions de changement associées au discours sur les droits humains et l'organisation, peuvent avoir rendu plus impérieux le besoin de distance avec les souvenirs

9. F. Stepputat, « The Imagined Return Community of Guatemalan Refugees ».

10. C. Rousseau, M. Morales et P. Foxen, « Going home [...] ».

11. C. Rousseau, S. Moreau et A. Mekki-Berrada, « Trauma and extended separation [...] ».

traumatiques; en effet, le dévoilement non seulement n'offre plus de garanties de protection ou d'espoir de réparation mais rend menaçante la précarité d'un présent aux prises avec diverses formes de répétition traumatique. On peut aussi se demander si, en perdant partiellement le cadre convenu de la « denuncia », le souvenir des événements traumatiques ne retourne pas vers l'innommable qui entoure les morts oubliés, ceux qui n'ont personne pour les évoquer¹² et dont la mémoire ne peut donc pas consolider le statut de la terre en tant que terre des ancêtres¹³. Enfin, sur le plan de l'imaginaire, le besoin d'une plus grande distance paraît se traduire non seulement par une diminution des référents traumatiques directs mais aussi par l'apparition de métaphores partagées porteuses à la fois des angoisses collectives de répétition traumatique et du désir tenace d'y échapper. Ainsi, alors que les références à la nature étaient communes dans les histoires provenant de La Esperanza en 1996, elles étaient à peu près inexistantes à La Victoria; trois ans plus tard presque tous les sujets de La Victoria y font allusion. Les références à la terre et à la nature s'éloignent cependant des images de plénitude et d'harmonie traditionnellement associées à la « madre tierra » dans la cosmogonie maya. Ce sont les images de contamination et de destruction qui dominent, image d'une désertification due au manque d'eau, aux volcans, mais avant tout secondaire par rapport aux actions humaines qui contaminent et détruisent la nature.

Ces résultats soulèvent plusieurs questions. Tout d'abord, ils interrogent les changements associés à l'aide internationale massive et leur caractère éventuellement superficiel. Les communautés soumises à cette métamorphose sortent-elles plus outillées ou, au contraire, fragilisées par l'adoption d'un discours qui ne trouve plus d'écho après un certain temps sur le plan de l'expérience de la communauté elle-même? De quelle façon les instances internationales peuvent-elles accompagner ou soutenir les processus de transmission sans leur imposer leur propre discours? Quelles sont les conditions nécessaires à la mémoire? À quelle mémoire?

Ces observations confirment aussi l'importance du jeu d'appropriation-distanciation autour de la mémoire traumatique collective et introduisent le rôle de la métaphore dans ce processus. Elles mettent en question les interventions monolithiques qui prônent la réappropriation d'une mémoire partagée et la formulation d'une histoire commune, sans aménager des espaces qui permettent à la fois de maintenir parfois une distance suffisante avec certains aspects du passé et la coexistence de significations diverses dans l'espace social. Si la transmission de l'expérience collective est incontournable après une tragédie comme celle du Guatemala, celle-ci se doit de faire place à une multiplicité

12. J.-J. Breton, J.-P. Valla, C. Berthiaume, N. Gaudet, J. Lambert, M. St-Georges, C. Crawford Brown et M. Rattray, *The barrel children of the Caribbean* [...].

13. Y. Le Bot, *La guerre en terre maya* [...].

de voix¹⁴ si elle ne veut pas à son tour faire violence aux fragiles processus de reconstruction du tissu social.

Quel est le rôle de la recherche dans ce contexte? Elle semble avoir été utilisée de diverses façons par les membres de la communauté. Tout d'abord, elle a servi à exprimer l'amertume et le ressentiment de l'ensemble de la communauté face à l'abandon international. Au-delà de ce discours commun, la recherche a sans doute été utilisée par les jeunes pour reconstruire ou rétablir des histoires autour du passé, entre eux et leurs parents. Enfin, elle a pu aussi apporter une certaine légitimité aux voix des jeunes dans les processus de transmission d'une histoire fragmentée mais néanmoins commune.

3. TRANSMETTRE LE PLEIN, TRANSMETTRE LE VIDE : LORSQUE LA RECHERCHE ACCOMPAGNE LA RÉUNIFICATION FAMILIALE

Dans le cadre d'une recherche réalisée avec la Table de concertation pour les réfugiés et les immigrants (TCRI) sur les processus de réunification familiale, nous avons été frappés par deux phénomènes complémentaires. D'une part, il est apparu que la recherche elle-même, en proposant une prise de parole, constituait un lieu de transmission de l'expérience traumatique dont l'impact est souvent minimisé quand il n'est pas simplement nié. D'autre part, à cause du caractère longitudinal de cette recherche, nous avons pu nous rendre compte du rôle de cette transmission en termes de liens, de fardeau et de solidarité dans la relation entre les sujets, les intervieweurs et les chercheurs.

La violence organisée provoque l'exil forcé de millions de personnes à travers le monde. Parmi celles-ci, entre 10 000 et 25 000 par année arrivent respectivement au Québec et au Canada. Les études menées à Montréal avec la TCRI indiquent que 99 % des revendicateurs rencontrés ont vécu au moins un événement traumatique (torture, viol, emprisonnement, menaces, etc.) lié à la violence organisée sévissant dans le pays d'origine. Ces recherches soulignent également que 80 % des revendicateurs du statut de réfugié arrivent aux frontières canadiennes sans leur famille immédiate. Les séparations familiales prolongées (3,5 années en moyenne) découlant des politiques d'immigration ont généralement pour conséquence l'apparition de difficultés émotionnelles associées aux pertes et aux deuils inhérents au processus de refuge¹⁵. La réunification familiale, après une trop longue séparation, peut elle-même être semée d'embûches et laisser place à de nombreuses difficultés dans les relations intra-familiales, notamment en raison du fait que, souvent, les années de séparation

14. P. Foxen, *K'iche' Maya in a re-imagined world* [...].

15. S. Moreau, C. Rousseau et A. Mekki-Berrada. « Politiques d'immigration et santé mentale des réfugiés [...] ».

ont provoqué une métamorphose, progressive mais certaine, des membres de la famille d'ici et de là-bas qui se retrouvent face à face, étrangers et proches à la fois. Les traumatismes prémigratoires vécus dans le pays d'origine vulnérabilisent particulièrement les réfugiés comme si, lors des séparations familiales, ceux-ci ne pouvaient faire face à la double tâche de l'intégration traumatique et du deuil de la séparation.

L'étude longitudinale du processus de réunification familiale concerne 38 familles congolaises et algériennes réfugiées et arrivées récemment au Québec. Les répondants sont invités à participer à des entrevues, individuelles et semi-directives, complétées par un volet quantitatif. Chaque membre de la famille, âgé de douze ans et plus, est rencontré à trois reprises : une première rencontre a lieu au moment de la séparation, une seconde, quelques semaines après la réunification complète, et une troisième, de six mois à un an après la réunification. Les données sont recueillies par des intervieweurs recrutés en fonction de leurs compétences professionnelles en matière de recherche, ainsi qu'à partir de critères discutés avec des personnes-ressources issues des communautés congolaises et algériennes, et ce, afin de maximiser les possibilités d'une rencontre entre intervieweurs et répondants, en respectant les normes socio-culturelles relatives aux codes de communication, les compétences linguistiques et les sensibilités en matière d'âge, d'appartenance à un genre ou à une ethnie. Les intervieweurs ont suivi une formation qui a donné lieu à une réflexion en profondeur sur les référents socioculturels des deux communautés concernées, et à des mises en situation permettant d'envisager les conséquences éventuelles de la recherche pour les répondants, en insistant sur les recours possibles en cas de situation de crise ou de détresse. Les intervieweurs avaient de l'expérience dans le domaine de l'intervention et trois d'entre eux (sur quatre) ont une formation en psychologie. Une attention particulière a été portée aux frontières et aux flous possibles entre l'intervention et la recherche auprès de personnes souffrantes.

Chez un premier groupe de répondants, la recherche est perçue comme inutile pour la personne, donc sans pertinence réelle : « la recherche ne peut rien pour moi, elle n'accélérera pas l'obtention de mon statut ni ma réunification, donc elle ne sert à rien ». Ce type de réaction s'accompagne souvent d'expression de désespoir et de colère. Ces répondants vont parfois adopter une stratégie d'évitement (refus déguisé) face à la recherche ou, le plus souvent, refuser catégoriquement d'y participer. Ce refus est l'occasion d'exprimer de façon massive la détresse et la colère qui le motivent. Ainsi, même dans les cas de refus, la recherche apparaît comme une façon d'exprimer et de transmettre des sentiments associés à l'impression d'avoir été trahi par d'autres humains, et ce, d'autant plus facilement que le sujet est dans une relation impersonnelle et dépourvue de suites. « De toutes façons, ici, personne ne peut rien pour nous. » Le refus de participer à la recherche semble correspondre d'une part à la colère,

au sentiment de révolte et de désespoir contre la société hôte et au-delà d'elle contre l'humanité et, d'autre part, au désir de garder dans l'indicible un passé traumatique, un présent insoutenable et un futur angoissant.

Pour un deuxième groupe, la méfiance envers la recherche et les chercheurs s'exprime de façon explicite à plusieurs niveaux : en s'impliquant dans la première, on se voit risquer de compromettre l'obtention du statut de réfugié ou la réunification familiale au travers de ce qui est perçu comme une remise en cause de l'ordre établi. De plus, avec l'équipe de recherche, il y a toujours la crainte du bris de la confidentialité, et ce, malgré toute l'assurance apportée aux répondants au sujet des mesures strictes prises à cet égard. « Les autorités vont savoir », « la communauté va savoir » : la peur reflétée par ces réserves peut même aller au-delà de la relation à l'intervieweur ou au chercheur. On peut faire confiance à ces derniers, personnellement, mais il y a toujours le danger qu'une personne mal intentionnée parvienne à savoir, par des moyens insoupçonnés : « Il y a des gens ici qui nous surveillent, qui nous suivent ; on ne les connaît pas mais eux, ils savent... »

On multiplie alors les lieux anonymes de rendez-vous avec l'intervieweur. On lui parle, sans lui accorder officiellement d'entrevue, de sa peur, de sa souffrance, de son désespoir, puis on disparaît. La peur des réfugiés ne concerne pas que leur personne, il y a aussi la sécurité de la famille demeurée là-bas qui peut être menacée : « Ma femme et mes enfants, ils sont encore là-bas. Je ne veux pas les mettre en danger. »

Enfin, il y a aussi la peur et la méfiance d'être encore une fois agressé, parce que forcé de revenir une fois de plus sur ce qui a été si difficile à mettre entre parenthèses. Les risques inhérents au dévoilement et à la reviviscence traumatique sont alors perçus comme une douleur infligée à partir de personnes extérieures insensibles à la blessure interne. Les autorités migratoires sont considérées comme des agresseurs face auxquels on n'a pas d'autres choix que de raconter, décrire et livrer dans leur crudité les traumas prémigratoires et la violence organisée subie, afin de légitimer la demande du statut de réfugié et la nécessité de la réunification familiale. Pour contenir l'horreur et la terreur vécues, beaucoup de réfugiés préfèrent se confier à Dieu ou parfois même parler tout seuls, parce qu'ils sentent qu'il n'y a personne ici qui peut comprendre et apaiser cette souffrance.

Ce que l'on retiendra dans la situation de ces deux premiers groupes où la rupture des liens sociaux est particulièrement marquée, c'est que presque tous les réfugiés qui ont refusé de participer à la recherche ont néanmoins saisi l'opportunité du contact téléphonique ou en face-à-face pour exprimer une colère, un désespoir et une méfiance dépassant largement l'ennui occasionné habituellement par la perspective d'une recherche. Cette expression est en elle-même un bris du silence qui laisse transparaître la souffrance. Même refusée, la recherche représente un outil, ne serait-ce que lors d'une conversation téléphonique, pour

dénoncer, douter, pleurer et exprimer sa déception. Les attitudes de refus engendrent une relation, aussi brève et risquée soit-elle, qui devient un lieu de transmission de la souffrance et des sentiments qui lui sont associés. Ici la recherche provoque ponctuellement le bris du silence dans la mesure où les répondants utilisent celle-ci comme déclencheur cathartique. Ils la transforment en un événement permettant de mettre en mots et en mouvement des expériences et des émotions engendrées par les traumatismes prémigratoires et postmigratoires. En justifiant leur refus, ils donnent sens à ce refus, à ce qui le motive, donc à leur expérience. Ils donnent sens aussi à leur présent et, tout en disant « non », ils expriment leurs choix et leur volonté de reprendre un minimum de contrôle sur leur vie.

Pour un troisième groupe de personnes vivant une grande solitude à la suite de l'éclatement de leurs liens sociaux, la recherche peut être perçue comme potentiellement créatrice d'un lien social, notamment avec l'intervieweur qui est appelé à réaliser trois entretiens semi-directifs (d'une durée de deux à trois heures chacune) durant lesquelles la personne est invitée à parler de son passé, de son présent et de son avenir. La recherche suscite alors des attentes face au besoin de briser la solitude, ne serait-ce que partiellement. Quand un lien s'établit avec l'intervieweur, les répondants vont souvent relancer celui-ci et solliciter de sa part une aide d'ordre pratique ou face à une situation de crise ou de mal-être. Les intervieweurs sont formés et outillés pour éviter une implication trop grande qui les transforme en intervenants : ils savent orienter les répondants vers des intervenants du milieu clinique et communautaire, de façon éthique, empathique et professionnelle. Cependant, les répondants refusent fréquemment toute alternative suggérée pour n'accepter que le soutien de « leur » intervieweur. En fait, à partir du moment où le répondant a accepté de confier à l'intervieweur des aspects de sa vie qu'il ne confierait, en contexte habituel (de son pays d'origine), qu'à des membres spécifiques de sa parenté, il a investi l'intervieweur du rôle de substitut de ces personnes (médiateurs de la famille). L'intervieweur peut difficilement se rétracter de ce rôle sans risquer de provoquer une répétition grave des ruptures des liens sociaux significatifs pour la personne, et donc la déstabiliser davantage. Il lui faut donc parvenir à gérer la tension distance-rapprochement pour protéger l'équilibre, souvent fragile, du répondant et réussir à le convaincre d'insérer une tierce personne dans la dynamique d'aide. Les répondants transmettent leur souffrance aux intervieweurs et leur en font porter le poids, ce qui peut être agressant et déroutant pour l'intervieweur. Il s'agit souvent de situations graves qui menacent l'équilibre de la personne ou de l'un de ses proches (avortement, suicide). Ainsi, pour des raisons éthiques, les intervieweurs ne peuvent totalement se dégager des attentes des répondants, ni du caractère empathique de la relation, ni de la nécessité de contribuer à la construction d'un soutien psychosocial pertinent. Le poids de la souffrance et des attentes des sujets, porté par les intervieweurs, est par la suite transmis à l'équipe de recherche qui se mobilise devant la

demande d'aide directe ou indirecte en mobilisant à leur tour des intervenants cliniques et communautaires.

En somme, la solitude et l'éclatement des liens sociaux vécus par les répondants de ce troisième groupe vont créer des attentes chez eux face à la recherche et aux intervieweurs qui leur ouvrent un espace de parole, et par là même leur reconnaissent un statut de sujets. La recherche devient un lieu de transmission du vécu traumatique qui permet de rétablir les liens sociaux agissant autour de problèmes spécifiques. Ces liens s'établissent d'abord entre répondants et intervieweurs puis, par la mobilisation d'un réseau d'aide technique et psychosociale, s'étendent aux organismes communautaires dont la plupart agissent comme relais entre nouveaux arrivants en difficulté et la société d'accueil.

Pour un dernier groupe de réfugiés ayant déjà rétabli un réseau de liens sociaux, la recherche est perçue comme ayant un impact positif potentiel sur les politiques migratoires du pays d'accueil, sur ses pratiques d'intervention auprès des réfugiés et des revendicateurs du statut de réfugié, et sur les conditions d'exil. Ils voient leur contribution comme un moyen susceptible d'aider d'autres familles réfugiées à traverser un pénible processus qu'ils connaissent bien dans la mesure même où ils le vivent encore. La recherche se pose alors comme un lieu de reconstruction collective de liens entre réfugiés (action solidaire) et avec la société d'accueil (rapport aux politiques et aux interventions, sensibilisation à la situation des réfugiés). Dans cette situation, les répondants font de la recherche une opportunité, un événement, un forum où ils peuvent dénoncer ce qu'on leur a fait subir là-bas et ici. Un forum aussi pour faire connaître à la société d'accueil la souffrance des nouveaux arrivants confrontés aux conséquences de la violence organisée, aux expériences traumatiques et aux séparations familiales soudaines et involontaires. Les répondants s'inscrivent ainsi dans une action sociale et politique en utilisant la recherche pour ne plus seulement subir, mais aussi pour agir sur le contexte et le processus du refuge dans la société d'accueil.

La recherche sur la réunification familiale nous a donc amenés à penser le processus de recherche lui-même. Elle met en évidence qu'à titre d'événement surgissant dans l'univers des réfugiés, toute étude interpellant leur vécu devient un des facteurs de reconstruction de leurs liens sociaux ou de répétition du bris de ces liens. Elle se déroule nécessairement dans une tension dynamique et créatrice entre distanciation et rapprochement de l'équipe face au sujet, et de celui-ci face à son passé. La notion de lien étant intimement liée à la notion de temps, cette tension s'amplifie dans le cas de recherches longitudinales où la démarche méthodologique exige le maintien d'un lien sur une période prolongée. Cette situation a un impact direct sur les différents acteurs impliqués dans la recherche. Nier l'impact relationnel de la recherche revient à nier l'impact de la souffrance (dite ou tue) sur le sujet, ainsi que sur l'intervieweur et le chercheur auxquels elle est transmise.

L'analyse des interactions entre l'équipe de chercheurs, les répondants, leurs familles et leurs communautés a mis en évidence que la recherche devient un acteur de plus parmi les forces de déstructuration et de reconstruction qui habitent le monde des réfugiés. Le rôle d'acteur de la recherche s'articule essentiellement autour de deux pôles interreliés : l'espace de la parole et la transmission traumatique.

En constituant, plus en fonction de ses besoins propres que des besoins des répondants, un espace de parole, la recherche contribue à rompre le silence imposé par le pouvoir, celui du pays d'origine et celui du pays hôte, dont le déni s'accorde mal avec la présence de témoins de l'inhumanité humaine. La parole invite à la mémoire et celle-ci est omniprésente lors de l'entrevue de recherche. Or, même s'il y a une volonté d'évitement de la part du répondant, volonté rigoureusement respectée par les intervieweurs, l'expression de cet évitement est en soi l'amorce d'une reconstruction de la mémoire personnelle et familiale qui est un premier pas dans la reconstruction de la mémoire collective. Se souvenir devient donc éminemment subversif et constitue une stratégie de résistance qui permet de reprendre le pouvoir (symboliquement, dans le cas de réfugiés, mais parfois de façon bien tangible si l'on pense aux mères de la Place de mai). Cette stratégie de résistance comporte cependant des risques, puisque d'une part la mémoire va raviver la douleur, qui est parfois évitée au prix d'une atomisation du temps¹⁶ et puisque, d'autre part, il s'agit d'un retour à des stratégies qui ont, dans bien des cas, un rôle de détonateur face à une répression qui visait à les détruire.

Dans le contexte de la recherche, l'espace de la parole se construit autour d'une relation inégale où le réfugié est appelé à partager sa vie, à la transmettre à l'intervieweur. Cette transmission qui est centrée sur l'histoire du répondant est aussi un partage du traumatisme, événement ou expérience, dit ou tu, qui est à la fois souhaité et craint par l'intervieweur. Dans le cadre de la recherche sur la réunification familiale, le partage de l'expérience a été vécu par les intervieweurs à la fois comme un fardeau qui les fragilisait et comme une source de connaissances et un geste de solidarité.

Le rôle des deux phénomènes, la constitution d'un espace de la parole et la transmission traumatique mobilisatrice, s'est probablement imposé à l'équipe à cause du caractère longitudinal de la recherche qui ne permet pas l'évitement par les mécanismes habituels : professionnalisation de la situation et rationalisation. L'inscription de la relation répondant-chercheur dans une temporalité lui a conféré un statut d'histoire, faisant de cette relation une relation incontournable, une responsabilité qui dépasse celle qui est habituellement attribuée à la détection de problèmes dans le cadre d'une recherche. Ces observations et ce

vécu ont été pour l'équipe de recherche l'occasion de questionnement méthodologique et éthique.

Sur le plan méthodologique, le poids de la relation intervieweur-répondant est tel que celle-ci ne peut être reléguée au rang de simple biais ou d'artefact méthodologique. Cette relation devient une donnée qui parle d'une part du sujet et de sa famille, mais aussi de l'intégration collective du vécu de la violence organisée. D'autre part, il s'agit aussi d'une information privilégiée qui, au-delà de la personne de l'intervieweur, décrit partiellement le champ des interactions de reconstruction ou d'affrontements possibles dans la société d'accueil. Il devient dès lors nécessaire de considérer les connaissances acquises à partir du processus même de la recherche comme aussi importantes que le contenu de ce qui est dit par le répondant. Celui-ci d'ailleurs ne peut être compris que dans la dynamique relationnelle ainsi établie.

En ce qui concerne l'éthique, l'analyse de la relation intervieweur-répondant nous a rendus extrêmement sensibles aux implications de la recherche, au point même de la remettre en question. Nous nous sommes sérieusement interrogés sur l'équilibre entre les risques que cette intrusion représente pour le sujet et les ouvertures qui peuvent alors prendre place. L'équipe en est arrivée à penser que la non-intervention, dans ce cas l'absence de recherche, était elle-même une intervention, puisqu'elle favorisait le statu quo. Malgré le poids et la responsabilité que cela représente pour les équipes de recherche et pour les sujets, celle-ci demeure parfois nécessaire pour contrer le déni de nos sociétés et orienter les politiques et les services. Elle se doit cependant d'avoir une conscience aiguë de son pouvoir dans le fragile processus de reconstruction des liens pour le réfugié.

4. RECHERCHE, POUVOIR ET TRANSMISSION TRAUMATIQUE

Au travers des deux études présentées, nous avons montré comment les jeux de pouvoir qui structurent les processus de reconstruction vont infléchir le rétablissement du lien social fragilisé par un contexte de violence organisée extrême. La recherche participe parfois activement ou parfois à son corps défendant, à ces dynamiques. Dans son désir de faire émerger une parole, l'expression d'une expérience, elle devient un acteur de la transmission traumatique. Celle-ci s'effectue par l'entremise d'un travail de mémoire qui remanie le souvenir et l'oubli, la place du dit et de l'indicible. Dans ce processus, si la recherche peut prêter sa voix et son pouvoir aux transformations qu'exige la souffrance, elle peut aussi faire violence aux liens qui tentent de se rétablir en mettant trop l'accent sur un niveau de discours, aux dépens d'un autre, en gommant des ambivalences, en essayant de cerner à tout prix ce qui ne peut ou ne doit pas être dit. Cette violence est-elle évitable ? Nous ne le croyons pas. Elle fait, elle aussi, partie des processus de transmission. Le défi pour le chercheur,

16. M. Beiser et I. Hyman, « Refugees' time perspective and mental health ».

pour les personnes et pour les communautés avec lesquelles il travaille consiste à l'assumer.

Références

- Anzieu, Didier (1970), « Freud et la mythologie », *Nouvelle revue de psychanalyse – Incidences de la psychanalyse*, vol. 1, n° 1, p. 114-145.
- Atlani, Laetitia (2002), *Nations Unies, société civile et bonne gouvernance. Ethnographie des politiques internationales de prévention du VIH en Asie centrale et en Transcaucasie post-soviétiques (1994-2001)*, thèse de doctorat, Université Paris X Nanterre, Paris.
- AVANCSO (1992), *Donde esta el futuro? Procesos de reintegración en comunidades de retornados*, Guatemala, Cuadernos de Investigación.
- Beiser, Morton, et Ilene Hyman (1997), « Refugees' time perspective and mental health », *American Journal of Psychiatry*, vol. 154, n° 7, p. 999-1002.
- Bourdieu, Pierre (1980), *Le sens pratique*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Breton, Jean-Jacques, Jean-Pierre Valla, Claude Berthiaume, Nathalie Gaudet, Jean Lambert, Marie St-Georges, Claudette Patricia Jean Crawford Brown et Melrose Rattray (1994), *The barrel children of the Caribbean: The socio-cultural context of the migrant Caribbean family*, Kingston, Jamaica, University of the West Indies.
- Enriquez, Micheline, dir. (2000), « L'enveloppe de mémoire et ses trous », *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod.
- Foxen, Patricia (2002), *K'iche' Maya in a re-imagined world: Transnational perspectives on identity*, Doctoral dissertation, McGill University, Montréal.
- Gampel, Yolanda (2000), « Reflections on the prevalence of the uncanny in social violence », A. C. G. M. Robben et M. M. Suarez-Orozco (dir.), *Cultures under siege: Collective violence and trauma*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Le Bot, Yvon (1992), *La guerre en terre maya: Communauté, violence et modernité au Guatemala*, Paris, Karthala.
- Moreau, Sylvie, Cécile Rousseau et Abdelwahed Mekki-Berrada (1999), « Politiques d'immigration et santé mentale des réfugiés: profil et impact des séparations familiales », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 11, n° 2, p. 177-196.
- Rousseau, Cécile, Maria Morales et Patricia Foxen (2001), « Going home: Giving voice to memory strategies of young Mayan refugees who returned to Guatemala as a community », *Culture, Medicine and Psychiatry*, vol. 25, n° 2, p. 135-168.
- Rousseau, Cécile, Sylvie Moreau et Abdelwahed Mekki-Berrada (2001), « Trauma and extended separation from Family among Latin American and African Refugees in Montreal », *Psychiatry*, vol. 64, n° 1, p. 40-59.
- Stepputat, Finn (1994), « The Imagined Return Community of Guatemalan Refugees », *Refuge*, vol. 13, n° 10.
- Vinar, Maren, et Marcelo Vinar (1989), *Exil et torture*, Paris, Éditions Denoël.

Psychotropes et santé mentale

Écouter ou réguler la souffrance ?

Lourdes Rodriguez del Barrio, Nadine Perron et Jean-Nicolas Ouellette

INTRODUCTION

La souffrance humaine est aujourd'hui la cible d'un ensemble complexe de politiques, programmes, services et pratiques. Elle est également objet de débats et de luttes entre divers domaines d'expertise. Dans les sociétés occidentales en particulier, la psychopathologie s'est imposée comme langage principal pour exprimer la souffrance psychique, relationnelle et sociale ; son corollaire, le traitement pharmacologique, s'étend de nos jours à de nombreuses expériences qui échappaient jadis au regard médical. Que ce soit pour réguler les changements d'humeur, pour améliorer la performance au travail, pour faire face à des situations stressantes, à la tristesse provoquée par un deuil, aux effets traumatiques de certaines expériences ou pour traiter les altérations associées aux troubles mentaux graves, l'utilisation de psychotropes fait maintenant partie de la vie ordinaire. Certains vont même jusqu'à prédire leur usage « cosmétique » (Kramer, 1994). On peut ainsi penser que la conception biomédicale des troubles mentaux domine aujourd'hui le champ de la santé mentale de manière quasi hégémonique et qu'elle tend à l'étendre à d'autres domaines d'intervention. Associé à cette approche, le traitement pharmacologique a transformé radicalement l'expérience même de la souffrance.

Pourtant, l'efficacité des psychotropes pour traiter les troubles mentaux et d'autres malaises est limitée. Leurs effets secondaires, associés à une consommation à long terme, sont non seulement très importants mais parfois très négatifs. Et ce qui surprend est le manque d'espace pour interroger non